12 octobre 1936 : discours de Miguel de UNAMUNO

Au chapitre 42 de sa Guerre d'Espagne*, l'historien Hugh Thomas rapporte le ferme discours prononcé par Miguel de Unamuno (1864-1936), dans l'amphithéâtre de l'université de Salamanque, le 12 octobre 1936, jour de la « fête de la Race ».*

« Le grand philosophe basque Miguel de Unamuno, auteur du *Sentiment tragique de la vie* et éminence de la génération de 1898, **évolua** exactement en sens inverse. Comme recteur de l'université de Salamanque, il s'était trouvé, au début de la guerre civile, en territoire nationaliste. Jusqu'au 15 septembre, il continua à soutenir le mouvement de la rébellion, dans sa « lutte pour la civilisation contre la tyrannie ». Mais, le 12 octobre, il avait changé. C'était le jour de la fête de la Race, et une cérémonie avait lieu dans le vaste amphithéâtre solennel de l'université de Salamanque. Il y avait là l'évêque, le gouverneur civil, Mme Franco, le général Millan Astray. Et Unamuno, recteur de l'université, présidait. Après le cérémonial d'ouverture, Millan Astray se livra à une violente attaque contre la Catalogne et les provinces basques, en disant qu'elles étaient comme « des cancers dans le corps de la nation. Le fascisme, qui rend à l'Espagne sa santé, saura bien les extirper en tranchant dans la chair vive comme fait un chirurgien résolu et dégagé de toute fausse sentimentalité ». Au fond de l'amphithéâtre, quelqu'un lança la devise du général : *Viva la muerte* ! Alors, Millan Astray cria son habituel mot d'ordre d'excitation de la populace : « Espagne ! » Un certain nombre de gens répondirent : « Une ! » Il reprit : « Espagne ! ». « Grande ! » dit en chœur une assistance encore hésitante. Mais, quand Millan Astray poussa son dernier « Espagne ! », ses partisans hurlèrent « Libre ! ». Quelques phalangistes en chemises bleues firent le salut fasciste devant l'inévitable portrait à la sépia de Franco, accroché au-dessus de l'estrade. Tous les yeux étaient maintenant fixés sur Unamuno. Il se leva lentement et dit :

— Vous attendez tous ce que je vais dire. Vous me connaissez et savez que je ne peux garder le silence. **Il y a des circonstances où se taire est mentir**. Car le silence peut être interprété comme un acquiescement.

Je voudrais ajouter quelque chose au discours — si l'on peut ainsi l'appeler — du général Millan Astray, présent ici parmi nous. Ne parlons pas de l'affront personnel que m'a fait sa violente vitupération contre les Basques et les Catalans. Je suis moi-même né à Bilbao. L'évêque (et, ici, Unamuno désigna le prélat tremblant assis auprès de lui), que cela lui plaise ou non, est catalan de Barcelone.

Il marqua un temps d'arrêt. Il régnait un silence terrible. Aucun discours de ce genre n'avait jamais été prononcé en Espagne nationaliste. Qu'allait dire encore le recteur ? Il reprit :

— Je viens d'entendre un cri morbide et dénué de sens : Vive la mort ! Et moi, qui ai passé ma vie à façonner des paradoxes qui ont soulevé l'irritation de ceux qui ne les saisissaient pas, je dois vous dire, en ma qualité d'expert, que ce paradoxe barbare est pour moi répugnant. Le général Millan Astray est un infirme. Disons-le sans arrière-pensée discourtoise. Il est invalide de guerre. **Cervantes** l'était aussi. Malheureusement, il y a aujourd'hui, en Espagne, beaucoup trop d'infirmes. Et il y en aura bientôt encore plus, si Dieu ne nous vient pas en aide. Je souffre à la pensée que le général Millan Astray pourrait fixer les bases d'une psychologie de masse. Un infirme qui n'a pas la grandeur spirituelle d'un Cervantes recherche habituellement son soulagement dans les mutilations qu'il peut faire subir autour de lui.

Arrivé à ce point, Millan Astray ne put se retenir plus longtemps. *A bajo la inteligencia* ! — s'écria-t-il — *Viva la muerte* ! Une clameur prouva qu'il avait le soutien des phalangistes. Mais Unamuno poursuivit :

— Cette université est le temple de l'intelligence. Et je suis son grand prêtre. C'est vous qui profanez son enceinte sacrée. **Vous vaincrez**, parce que vous possédez plus de force brutale qu'il ne vous en faut. **Mais vous ne convaincrez pas**. Car, pour convaincre, il faudrait que vous persuadiez. Or, pour persuader, il vous faudrait avoir ce qui vous manque : la raison et le droit dans la lutte. Je considère comme inutile de vous exhorter à penser à l'Espagne. J'ai terminé.

Il y eut un long silence. Puis, dans un courageux élan, le professeur de droit canonique se leva et sortit, avec le recteur à un bras et Mme Franco à l'autre. Mais ce fut la dernière conférence d'Unamuno. Il fut dorénavant consigné sur ordre à son domicile. Les autorités nationalistes l'eussent certainement fait mettre en prison, si elles n'avaient pas craint les répercussions internationales d'un tel geste. Miguel de Unamuno mourut, le cœur brisé, le dernier jour de 1936. »

♦ Hugh Thomas, *La Guerre d'Espagne*, Robert Laffont 1961, pages 359/ 361.